

# ÉCRITS MARIVERAINS 2024





Page couverture, œuvre de **Dora Restrepo**:

« **Évocation et Sagesse** »

Proclamée « **Prix du jury** »  
lors de l'exposition collective "Perceptions 2023"

ISBN-978-2-9810768-6-1

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction.....</b>	<b>2</b>
<b>Il y a tout juste 50 ans.....</b>	<b>3</b>
<b>Absence d'automne.....</b>	<b>5</b>
<b>La claque.....</b>	<b>6</b>
<b>La vie.....</b>	<b>8</b>
<b>La maison sous les peupliers.....</b>	<b>9</b>
<b>Croire encore et toujours.....</b>	<b>13</b>
<b>La poignée de porte.....</b>	<b>24</b>
<b>Mon histoire parmi tant d'autres.....</b>	<b>26</b>
<b>L'ombre inondée de lumière.....</b>	<b>27</b>
<b>La petite fleur qui voulait toucher le soleil.....</b>	<b>31</b>
<b>Le parcours d'une femme de 80 ans.....</b>	<b>33</b>

## INTRODUCTION

En 2003, un comité d'animation des Journées de la culture a eu l'idée d'offrir aux auteurs mariverains l'opportunité de diffuser leurs écrits dans un recueil gratuitement distribué à la population. Depuis, à chaque année, cette belle initiative se poursuit fidèlement, permettant ainsi à la Ville de Sainte-Marie de vous faire découvrir ses auteurs aux talents multiples.

Vous pouvez relire toutes les éditions des Écrits mariverains  
sur le site web municipal:

<https://www.sainte-marie.ca/loisirs-culture/ecrits-mariverains/>

Merci aux auteurs participants et bonne lecture!

Line Gagnon  
Agente de développement culturel, Ville de Sainte-Marie

## IL Y A TOUT JUSTE 50 ANS!

C'était en 1974, l'été avait été quelque peu inquiétant. Je devais aller en France et en Italie avec ma blonde de l'époque. Nous avons annulé nos billets d'avion à la dernière minute, suite à une mauvaise nouvelle. En effet, tous les assistants de recherche du projet Aristote de la faculté de philosophie, dont je faisais partie, avons été mis à pied. Y avait-il un lien avec la dénonciation que nous avons signée affirmant que le rapport d'étape soumis au ministère de l'Éducation était frauduleux? Nous l'avons fait au nom de la vérité. La vérité, parfois, ça coûte cher.

Fin août, j'angoisse un peu, qu'est-ce que je vais me trouver comme travail pour la rentrée? Je postule à tout hasard chez Québécois et à la Société de Transport de la Communauté Urbaine de Québec. Le lien avec la philosophie? Plutôt ténu.

C'est alors que je reçois un coup de fil, d'un certain André Matte. Il recherche un prof de sciences morales à Sainte-Marie, en Beauce. Je décline poliment l'offre, c'est trop loin pour un petit gars de Charlesbourg. Mon interlocuteur est tenace, « Sainte-Marie, ce n'est pas Saint-Georges ». Je finis par accepter d'aller passer une entrevue le lendemain.

Sur place, je fais connaissance avec Cécile Landry, la directrice de la PBV et Jean-Roch Fecteau, un directeur adjoint, ils sont vraiment mal pris puisqu'ils me proposent une tâche à temps complet, en quatrième et cinquième secondaire. Moi, qui n'ai jamais enseigné une minute de ma vie, qui n'ai pas de cours en pédagogie et qui ai toujours répété que je n'enseignerais jamais au secondaire.

La rentrée est le lendemain. J'arrive avec ma VW orange. Je fais connaissance avec le B100. Il y a plus de 100 profs. L'école est neuve, c'est grand, c'est énorme. J'apprends des noms : Clément Binet, Louis Côté, Marcel Filteau, Gaston Vachon, Michel Jacques, Claudette Gaudreault, Guy Frenette, Roger Beaudoin, Robert Dutil...

Je repère le local indiqué à mon horaire, le C139. Il a trois fenêtres, je suis choyé. Il faut me préparer, j'ai des cours le lendemain. Le programme de sciences morales de quatrième et de cinquième secondaire tient sur une feuille de papier 8 1/2 par 11, recto seulement. D'accord.

Faut-il partir des présocratiques, d'Aristote, de Kant ou de Nietzsche? Ou me fier à mon intuition et partir du vécu de ces jeunes aux noms de famille qui me surprennent, Carter, Chassé...

Arrive le premier matin. Je plonge. Mes seuls outils : une craie, un tableau noir et moi-même. Rapidement, je capte l'attention de mes élèves, je retiens leurs prénoms, je vois dans leurs yeux qu'ils veulent comprendre la vie, le monde, l'existence, le hasard, le bien le mal... Ils sont au bon endroit.

À 11h45, après trois cours de 60 minutes donnés. Je sais que je vais adorer l'enseignement. C'est la révélation, l'illumination. J'ai la certitude que suis enfin à ma place.

Le contact est, par contre, un peu déstabilisant avec les autres profs. Il y en a un qui encercle des dates sur son calendrier jusqu'à la fin de l'année. Je me demande bien pourquoi. Il me dit que c'est

pour identifier les mois de trois payes. Parlant salaire, je gagne \$8033 par année. C'est énorme. Une auto neuve en coûte \$3000. Mes meilleurs amis qui ont terminé à l'université en droit, ethnologie et cinéma gagnent tous moins que moi.

Un autre me parle de syndicat, un troisième parle de sa femme en des termes qui me révoltent. Je me la ferme, je suis le petit nouveau. Mais j'enregistre. Je découvre le stencil à l'alcool. Aucun photocopieur, aucun ordinateur, aucun tableau interactif. C'est le jeu de base.

J'ai 23 ans, plusieurs de mes élèves de la double promotion en auront 17 dans l'année.

Je me suis trouvé une pension sur la rue Saint-Jean, chez madame Giroux. Son accent typiquement beauceron me surprend un peu, mais son accueil est chaleureux. Je m'étonne de découvrir la fournaise juchée au plafond de la cave. Elle m'explique qu'il y a parfois un peu d'eau au printemps.

J'arrivais pour une année, pour une transition. J'arrivais juste pour voir, juste pour essayer. Cinquante ans après, j'y suis encore. Bien enraciné, bien impliqué, bien heureux.

Merci à tous ceux et celles qui m'ont ouvert leurs portes, leurs bras et leurs cœurs, à ceux et celles qui m'ont honoré de leur amitié et de leur confiance. Vous avez été tellement généreux avec moi. Oui, je demeure un mariverain d'adoption, mais un mariverain dans l'âme, un mariverain qui ne voudrait pour rien au monde être ailleurs.

**Raymond Beudet**

## ABSENCE D'AUTOMNE

Depuis l'instant du silence  
Dans cette errance  
Je suis gagné par le froid  
Je cherche un message de toi

Écoutant le chant du vent  
Égrainant le temps  
Je regarde les couleurs  
Qui contraignent mon bonheur

Les feuilles caressent mon visage  
J'espère que c'est de toi  
Un clin d'œil je le crois  
Pour faire fondre ma rage

Au loin un rayon lumineux  
Et je songe t'apercevoir  
Comment concevoir  
Cet ultime adieu

Ton souffle joyeux et libre  
Dans le monde d'à côté  
Me touche dans mes fibres  
Dis-moi que tu es arrivée

Ton sang coule dans mes veines  
Il me reste une partie de toi  
Un héritage, un chez soi  
Permettant de consoler ma peine

À ma mère

**Yoland Laflamme**

## LA CLAQUE

Croyez-vous aux miracles? Moi, oui. En fait, ceux de Noël. Je ne vous parle pas ici du film sur VHS de 1994 (bien que j'aie cru au Père Noël jusqu'à tard), mais de ce qui m'est arrivé hier soir...

On est le 23 décembre. Je vais souper avec une amie, dans un restaurant qu'elle veut me faire découvrir. Un petit bistro perdu, dans un quartier qui l'est tout autant. À peine une quarantaine de places assises. Là-bas, on mange plus que bien: rillettes du moment, tartare de bison, flanc de sanglier et une bouteille de rouge datant de quelques années. Inutile de vous dire que, contrairement aux délicieux plats, la facture en fin de repas est salée!

Je dis à mon amie qu'après le souper, on pourrait aller prendre un verre ou deux de champagne à une place pas loin, question de trinquer à notre année de m... . Les deux, on a perdu nos emplois, on a eu des changements radicaux dans nos vies, on a connu du monde qui nous a amèrement déçu, etc. Rien de mieux qu'un bon verre de bulles pour se dire que, demain, ça ira mieux.

En marchant sur le trottoir, on voit un homme sur le parvis de l'église, visiblement intoxiqué, tentant de ramasser son pot de tabac par terre. Il n'est pas dérangeant, il est juste magané. Après l'avoir fixé un peu du regard, mon amie m'arrête.

Alex, j'aimerais ça aller l'aider.

- Ok. Qu'est-ce que tu veux faire? Veux-tu lui donner quelque chose?
- Oui, mais surtout aller lui parler. Pauvre lui, il est tout seul. Après tout, dans quelques heures, c'est la veille de Noël.
- (en fouillant dans mes poches) Tiens, j'ai un vieux 5 piastres. Je vais t'attendre ici.

Elle traverse la rue et va à la rencontre de l'homme. Je vois que c'est plus difficile au départ de capter son attention, mais la conversation finit par démarrer. Au bout de 5 minutes, les deux partent vers l'est. Je vais les rejoindre. Je fais alors la connaissance de Jean-François. Jeff vit dans la rue, oui. Jeff est ivre, oui. Mais Jeff ne veut pas de mon 5 piastres. De l'argent, il en a un peu et il en est fier. Jeff veut juste jaser avec autre chose que le mur et, éventuellement, aller se coucher. Il sait qu'il a trop bu ce soir et il est conscient que ce n'est pas correct. Il veut rejoindre un refuge, situé à environ un kilomètre de l'église. On décide donc de l'accompagner jusque-là.

Durant tout le trajet, Jeff nous parle de sa vie. Qu'il s'ennuie de son gars de 20 ans et de sa nièce. Que ses seuls amis sont des gens comme lui, qui eux, n'ont comme amis que ce qui inhibe l'âme. Que ça lui fait mal de les voir se scraper autant. Entre deux larmes qui coulent et gèlent sur ses joues rougies par l'hiver, il dit qu'il veut s'en sortir. Il nous parle de Jésus et du réconfort qu'il lui apporte. Que c'est

son « calorifère pour le cœur ». Malgré cette chaleur métaphorique, Jeff a frette mais il garde son manteau ouvert parce que la brise lui fait du bien.

Arrivés au refuge, on est accueillis par le gardien des lieux. Il reconnaît Jean-François tout de suite. Malheureusement, il ne pourra pas rester à dormir ici. Les règles sont claires: pour rester, il ne faut pas avoir consommé. Le gardien prend mon amie à part. Je reste avec Jeff pour continuer de jaser de sa vision de la vie. Il dit que l'année qui s'en vient va être belle. Qu'il rêve d'un jardin qu'il aura lui-même aménagé avec SON argent, où il fera pousser des fèves vertes, des tomates et « ces mottons verts qu'on met dans les patates qui les rendent bonnes » (je comprends qu'il parle ici de persil). C'est ça qui a de beau chez lui: il est convaincu et convaincant.

Mon amie revient en disant qu'on va appeler un taxi pour aller à un autre refuge, doté d'une aire de dégrisement. Je suis le premier à entrer dans le véhicule. Les deux autres font un arrêt aux toilettes avant d'embarquer. Pendant cet intermède, le chauffeur m'explique qu'il a de la misère à comprendre ce qui pousse deux personnes sur leur 36 à mettre leur soirée sur pause, pour aider un pur inconnu qui aime mieux, selon lui, la bouteille que de se trouver une job. Je viens pour lui rétorquer mais le reste de la bande s'engouffre dans l'habitacle, question de faire le trajet de deux kilomètres au chaud.

Arrivés au deuxième refuge et pendant que mon amie paye la course, je jase dehors avec Jeff.

- Crois-tu au miracle toi, Alexandre?

- ...Je pense que oui.

- Tu penses? Un miracle, là, c'est un moment qui se passe que t'aurais jamais pensé. Pis c'est pas obligé d'être grand-chose. Juste une petite lueur qui arrive de nulle part pis qui t'aide à mettre un pied devant l'autre quand c'est noir autour. Tu sais, quand on sortait des toilettes tantôt, ton amie m'a parlé du stress qu'elle vivait pis qu'elle avait peur que ça déteigne sur ta soirée. Elle a même eu envie de revirer de bord après votre resto, tellement ça lui serrait en dedans. Mais, sur votre trajet, sans même t'en rendre compte, t'as pris sa main pis tu l'as tenue. Pour toi, c'était pour pas qu'elle tombe sur une plaque de glace. Pour elle, c'était tout ce dont elle avait besoin pour avancer. Pis là, elle m'a vu. T'as été notre petite lueur, garçon. Pour moi, ça, c'est un miracle. Faque arrête de penser que tu y crois, pis vis-le donc!

Après un clin d'œil, il me serre dans ses bras, on le regarde pousser la grande porte givrée, et ce sont les adieux.

En marchant, mon amie m'explique que le gardien du premier refuge lui a raconté que Jeff était sobre depuis 4 mois. Il faisait de gros effort pour rester loin de tout vice et il était bien fier de sa sobriété.

Pour une raison que notre chum s'est gardé, son cœur s'est brisé en mille miettes à deux jours de Noël. Il n'a vu que la bouteille pour se dire que, demain, ça ira mieux.

Exactement comme on allait le faire.

On est le 23 décembre, et on n'est pas allé prendre notre verre de bulles. À la place, on a eu le plus beau *reality check* qu'on pouvait demander. Une claque en plein visage pour nous rappeler d'apprécier ce que l'on a. Que malgré une perte d'emploi, des déceptions et des personnes qui nous manquent, on verra bientôt pousser des fèves vertes, des tomates et du persil. Hier, on a été privilégiés de s'avoir les trois, qu'on se croise comme des météores. On a sorti Jeff de sa solitude pendant une heure, il nous a sortis de nos pantoufles pour le reste de nos jours.

Croyez-vous aux miracles? Moi, oui. Parce qu'hier, il s'en est produit un. Et il s'appelle Jean-François.

**Alexandre Lehoux**

## LA VIE

La vie nous réserve parfois des surprises, mais pas toujours dans le bon sens et je parle par expérience.

Au début de l'année, à l'aube de ma septième dizaine, j'ai malheureusement fait une chute qui m'a valu trois mois d'hospitalisation et maintenant je fais de la physio depuis plusieurs mois. À cela s'ajoute la dialyse trois fois par semaine.

Il me serait trop difficile d'exprimer tous mes sentiments qui passent de la colère au chagrin. Je garde cependant espoir de retrouver ma vie de tous les jours avec celui qui partage ma vie, mon chez-nous, mon chien tout ce dont je suis séparée depuis plusieurs mois.

J'ai un compagnon de vie qui m'accompagne généreusement pendant tous ces moments. Sa tendresse, son affection, dont je remercie le Ciel, m'aident grandement à poursuivre ma route. Sans oublier la gentillesse de ceux et celles qui me rendent visite. Ce sont des petites lumières dans mon cœur blessé.

Grâce à tout cela, malgré tout, il y a des jours où je peux dire encore: la vie est belle car j'ai la vie.

**Yolande St-Hilaire**

## LA MAISON SOUS LES PEUPLIERS

Dès notre enfance, nous empruntons différents chemins, quelques-uns restent gravés dans notre mémoire comme un des miens, celui qui menait à la maison sous les peupliers de mes grands-parents Couette. L'allée qui m'apparaissait plus longue à cette époque débouchait sur cette demeure en bois de deux étages de couleur blanche dont les lignes vert pomme définissaient et précisaient les principaux détails tels que ses deux grandes galeries, portes, fenêtres et son œil- de bœuf.

Construite en 1912 par mes arrière-grands-parents, Louis Couette et Philomène Fournier, à Sainte-Lucie-de-Beauregard (que j'ai baptisée affectueusement la tale des Couette), en bordure de la Rivière Noire Nord-Ouest. Elle est toujours dans la famille, habitée par trois générations dont à ce jour mon cousin Bruno, fils du plus vieux des enfants d'Émile Couette et Alice Lantagne.

Mais ici s'arrête le coté historique. Ce sont les souvenirs d'une petite fille timide qui prennent le relais, les miens.

Il faut remonter le temps vers les années 1960-1970. Comme nous habitons dans le village voisin, quand mon père n'était pas à l'extérieur pour son travail, nous avons la chance de pouvoir rendre visite souvent à mes grands-parents maternels et paternels.

Dès notre arrivée sous les peupliers, mon attention était d'abord attirée par les balançoires, sous la galerie principale. Les deux galeries étaient munies de trois escaliers ce qui permettait de grandes possibilités de déplacements dans nos jeux improvisés. Nous avons aussi des balançoires à notre maison, mais celles sous la galerie étaient particulières, avec la vue sur la rivière.

Toutefois, ce qui représentait un charme encore plus captivant pour des enfants d'âge primaire, était sans conteste « la maison de poupée ». Un peu à l'image des maisonnettes dans les arbres, celle-ci était bien ancrée au sol. Construite pour mes tantes, elle n'était pas interdite aux garçons, mon père, un des plus jeunes, y avait sa poupée molle.

Dès qu'on ouvrait la petite porte, il était facile de laisser libre cours à notre imagination, la mienne étant déjà un terreau fertile.

Pour nourrir nos fragiles bébés au visage figé dans la porcelaine, on s'approvisionnait au garde-manger de la nature avoisinante: salade de feuilles de pissenlit, oseille sauvage, soupe aux petits pois concoctée avec les graines des petits oiseaux bleus ou *vesce jargeau* dont nous aimions déguster les petites fleurs sucrées. Les choix de plats étaient assez variés et nos petits protégés ne s'en plaignaient jamais. Des heures de pur bonheur !

Une fois les bébés bien endormis, quand la température s'y prêtait, souvent avec des cousins, on allait sous le ponceau de l'allée enjambant un ruisseau, déplacer des cailloux pour attraper des

écrevisses. C'était sous l'œil vigilant et inquiet de ma grand-mère qui avait malheureusement perdu par noyade, dans la rivière s'y rattachant, un enfant de 4 ans.

C'était sans oublier nos jeux de tag, serpents et cachette quand nous étions plus nombreux. Mais celui qui me fait sourire encore, peu orthodoxe, était le malin plaisir que nous avions à ouvrir la porte moustiquaire avant au maximum du ressort et la laisser retomber avec le claquage qui s'ensuivait. On prenait la fuite sur les galeries et, en passant sous les fenêtres, on pouvait entendre le « *Hé! Baptême!* » de mon pauvre grand-père qu'on faisait sortir de ses gonds. Ce même mot qu'il échappait chaque fois qu'il se cognait la tête sur le cadre trop bas de notre porte de cave lorsqu'il nous aidait à rentrer le bois. Aujourd'hui, je repense souvent à ce jeu sonore, ayant moi-même une porte moustiquaire à ressort et plus récemment des portes automatiques pour la piscine.

Sous les peupliers, déjà très grands à mes yeux d'enfants, il n'y avait pas que du plaisir. Les longues grappes de fleurs blanches que je trouvais féériques faisaient maugréer mon père et mes oncles quand elles tombaient et collaient sur les voitures.

Tout près de la maison, durant la saison chaude, prenaient place les roulottes de mes tantes, les premières que je voyais avant qu'on les côtoie sur les terrains de camping en voyage avec nos parents. Sans oublier la poche de patates en jute qui recueillait tous les cannages de métal qu'un récupérateur venait chercher régulièrement.

Après ce petit tour d'horizon à l'extérieur, je vous invite à l'intérieur. L'ouverture de la lourde porte fenestrée principale donnait sur le salon à droite et, tout au fond, la chambre très sombre de mes grands-parents. Il me semble que les stores étaient noirs. Discrètement je prenais l'encrier carré de ma grand-mère (qui s'en est servi entre autres pour inscrire dans un carnet le coût de tous les aliments à chaque année), je déplaçais un des stores pour pouvoir admirer le bleu intense de l'encre, transpercé par la lumière.

Au milieu de la pièce d'entrée, à aire ouverte, régnait le poêle à bois et une minuscule salle de bain. À l'opposé se trouvait la cuisine avec un évier et une pompe à eau à bras, ça prenait plus qu'une main pour mes petits bras pour voir apparaître un jet. Et, tout au-dessus, un long essuie-main en tissu enfilé sur un bâton. Une pas très grande table, munie d'un tiroir à ustensiles en dessous, à laquelle prenaient place les enfants lors de plus grands rassemblements. Et une porte close, à sa gauche la boîte à bois sur laquelle je m'assoiais pour regarder les grands danser, après qu'on ait pris soin de poudrer le plancher, accompagnés d'une dame de la paroisse, qui tremblait beaucoup et qui jouait merveilleusement bien de l'harmonica. Enfin, juste derrière le poêle, accrochée au mur, il y avait une petite boîte en bois avec un couvercle, remplie de sel, placée là pour le préserver de l'humidité et dans laquelle nous allions tremper nos cotons de rhubarbe.

Derrière la porte, fermée pour économie d'énergie, se cachait la salle à dîner remplie par une immense table brune très foncée avec des chaises à hauts dossiers qui étaient réservés aux adultes. Fixées au mur à droite, de très grandes portes d'armoires où était rangé le beau service à vaisselles des jours importants. Ces armoires contenaient aussi de petits trésors pour les enfants. De temps en temps, mon frère, ma sœur et moi avions le droit de nous y installer pour faire des casse-têtes et

comme nous étions sages, ma grand-mère Alice, mon Alice aux pays de merveilles, nous donnait de grands et bons biscuits à thé ronds.

Retournons au salon meublé par un seul divan, un petit poste de télévision sur un chariot métallique à roulettes et des chaises berçantes.

Des chaises qui se déplaçaient de côté. Des chaises amoureuses lorsqu'elles se cognaient me coinçant les doigts à mon grand déplaisir.

Et le fauteuil berçant en cuir brun cuivre de mon grand-père. Je me souviens de lui, bien adossé comme si les deux ne faisaient qu'un, dans sa chemise à carreaux dont un des bras était garni d'un bracelet argenté et son pantalon un peu court soutenu par des bretelles. Je me rappelle aussi du bruit de la chique de tabac en tombant dans son crachoir métallique et de l'odeur des blagues à tabac vides que je pouvais garder, mon préféré étant celui aux cerises.

C'est aussi dans cette pièce qu'entre en scène la petite fille timide. Les dimanches de visites il m'arrivait souvent de demeurer à l'intérieur alors que les autres enfants s'amusaient dehors. Assise bien sagement sur une chaise à écouter les discussions des grands qui évitaient les sujets trop croustillants pour mes jeunes oreilles. On disait de moi que j'étais belle comme mon père et lunatique alors que ma sœur avait hérité de son intelligence. Mais c'était payant. Pris de compassion pour ma tranquillité, on vidait les fonds de poches des sous noirs qu'on me remettait. Et je comptais mon trésor qui ne m'a pas permis d'avoir des REER parce que je le dépensais en cachette, à la tabagie près de l'école entraînant ma sœur dans mon crime pour l'achat de bonbons, trop naïve pour penser que ma mère, comme toutes les mères, n'avait pas besoin d'internet pour savoir ce qui se passait au village. Une fois, pendant que je faisais mes comptes, nous avons tous entendu des cris à l'extérieur... ils jouent aux indiens se sont-ils exclamés, mais les indiens étaient malencontreusement tombés sur un nid de guêpes, ils y ont tous goûté! Ma grand-mère est vite partie chercher de la rhubarbe pour frotter les piqûres.

Lors d'un autre de ces beaux dimanches, ma grand-mère a reçu la visite d'une personne spéciale. Spéciale parce que quelques années plus tard sur la scène des Plaines D'Abraham au spectacle de la Super Franco fête, j'ai reconnu l'homme que j'avais vu, il faisait partie du trio ; J'ai vu le loup, le renard, le lion, Gilles Vigneault. Ma mère m'avait alors confirmé mon observation. Le fait étant qu'il avait épousé en premières noces la cousine de ma grand-mère et qu'ils étaient allés lui rendre visite.

Concernant ma relation avec ma grand-mère, heureusement pour moi, elle ne s'est pas limitée à l'impression qu'elle avait eue de moi quand elle nous avait gardés lors d'un voyage de mes parents. Et là on oublie l'image du petit ange. Je lui ai causé bien des tracas, surtout avec mes escalades. Le deuxième étage de la maison était accessible par un petit escalier dont la première marche s'ouvrait pour ranger des jouets d'enfants et du haut de laquelle se trouvait une toute petite rampe. Il y avait trois grandes pièces, dont deux étaient séparées par une garde-robe communicante et dans lesquelles nous avions beaucoup de plaisir à nous cacher. Ayant couché pour cette occasion dans le premier lit, je m'amusais la nuit à marcher inconsciente du danger, sur la minuscule rampe. La pauvre

quand elle m'a vue, a failli avoir une attaque. Il y a eu aussi le toit de la grange. Au retour de mes parents, elle avait dit qu'elle ne souhaitait plus jamais me garder.

Une fois adulte j'ai eu la chance d'avoir de belles discussions avec elle. Elle avait une mémoire phénoménale, se souvenant des noms de tous les membres de sa grande famille. Notre dernière conversation remonte au moment où je lui ai annoncé que j'allais me marier. Elle m'avait dit; pourquoi tu t'embarques dans le trouble? Et m'avait donné des sous pour que je m'achète quelque chose qui allait me servir souvent, j'ai acheté une nappe. Elle est décédée un mois après mon mariage, à 80 ans. J'ai toujours le petit foulard de cachemire qui retenait son béret et qui garde maintenant mon cou bien au chaud. Et le souvenir de ce petit bout de femme avec ses jupes épaisses.

Maintenant que j'ai fixé sur ces pages mes souvenirs pour qu'ils demeurent intacts, il faudrait bien que je rende visite à mon cousin, à la maison qui n'est plus, sous les peupliers...

### **Guylène Couette**



## CROIRE ENCORE ET TOUJOURS...

**Note** : Afin de respecter une certaine confidentialité, les noms ont été modifiés.

Juin 2014. Ça sent la fin de l'année à l'école Mgr-Feuiltault. Les premières chaleurs ont fait leur apparition et chaque classe, fenêtres et porte ouvertes, tente de faire provision de fraîcheur pour l'après-midi qui sera assurément étouffant. Mes 25 élèves, tous très affairés devant leur ordinateur, mettent la dernière touche à leur diaporama sur le Canada qu'ils présenteront lors des prochains jours.

Dans le brouhaha incessant, je crois soudain entendre un message. Haussant la voix, je m'interpose :

-On s'arrête un instant! Tout le monde, on baisse le ton!

-M. Bernard, il y a un jeune homme prénommé Louis-Pierre qui aimerait vous voir à l'entrée, m'annonce à l'interphone, Mme Line, la secrétaire.

-Louis-Pierre !?!... D'accord, j'arrive.

Après mes recommandations d'usage aux élèves sur la bonne conduite à adopter en mon absence, je me rends au secrétariat.

Quelque peu décontenancé, je marche dans le corridor en me répétant sans cesse Louis-Pierre, Louis-Pierre... Ce prénom peu commun me rappelle pourtant quelqu'un, mais qui?

Puis, tout bascule et je revois instantanément le jeune élève de 5ème année qui m'était arrivé 6 ans plus tôt en août 2008.



La journée était idéale pour la rentrée de l'année 2008-2009 ; pas trop chaude, fraîche même. Après l'accueil habituel sur la cour, les élèves faisaient leur entrée un après l'autre dans ma classe, au local 112. Certains esquissaient un sourire timide, d'autres se dépêchaient d'aller s'asseoir à côté d'un ami retrouvé, quelques-uns semblaient indifférents et... cet élève à l'allure frêle, de taille plutôt petite, cheveux et yeux bruns, au sourire franc et confiant qui, contrairement aux autres, se présente devant moi, les yeux rieurs et moqueurs tout à la fois.

-Bon... Bon... Bonjour M. Ber...Ber...nard! Je m'ap...m'appelle Louis-Pierre et je...je...je... suis con... con...tent d'être dans...dans...dans votre classe.

-Merci Louis-Pierre! Comme c'est gentil! Je te souhaite une bonne année, lui dis-je avec empressement, réalisant du même coup qu'il semble affligé d'un léger bégaiement.

Avec un magnifique sourire, il se rend au dernier bureau disponible dans la deuxième rangée et, comme tous les autres élèves, y place ses livres et effets personnels, le referme et s'assoit.

Je fais mon laïus habituel, souhaitant la bienvenue à tous mes nouveaux élèves tout en leur précisant qu'à partir de maintenant, peu importe leurs capacités, faiblesses ou problèmes, ils occupent tous et toutes une place égale dans mon cœur. Je les invite du même coup à partir leur année du bon pied et, s'ils ont eu des problèmes lors des années antérieures, à repartir sur des bases nouvelles avec effort et enthousiasme.

-Tout le monde a droit à une deuxième chance, que je leur rappelle.

Comme à chaque année, je demande à chaque élève de se présenter : nom et prénom, nom de leurs parents et une habileté qu'il possède. Chacun s'exécute et je commente, questionne, clarifie. Louis-Pierre est dans l'avant dernière rangée et j'appréhende quelque peu sa propre présentation en repensant à son bégaiement. Du coin de l'œil, je le vois effectivement se tortiller... et son tour arrive.

-Je...je...je m'appelle Louis-Pierre Si...Si...Si... moneau.

Cédric, son voisin, se retourne, l'air moqueur, espérant sans doute se trouver des alliés pour rire un bon coup. Je lui jette un regard noir et il reprend son sérieux.

-Mes pa...parents sont Julie Miller et Clé... Clé... Clément Simoneau. Je suis bon à l'or... l'or... l'ordinateur, conclut-il avec un grand soupir.

Ouf! me dis-je intérieurement.

Les présentations terminées et repensant à Louis-Pierre, j'informe mes élèves que dans ma classe, le respect est primordial : respect des adultes, des pairs et surtout respect de soi. Je ne permets pas les surnoms ni les remarques négatives ou blessantes sur les autres ou sur soi. Je leur annonce, conséquemment, qu'ils devront me vouvoyer et m'appeler M. Bernard. Ces précisions faites, la journée se poursuit et... se termine bien.

Les jours suivants, Louis-Pierre m'arrive à chaque matin avec son beau sourire et ses salutations chaleureuses. Malgré son handicap, il participe beaucoup et lève la main régulièrement pour donner une réponse, commenter ou questionner. Son enthousiasme fait plaisir à voir et, même si parfois il bloque et bégaié, il persévère... malgré les demi-sourires de quelques-uns. Peu à peu, il en vient à ne presque plus avoir d'hésitations. Je remarque même qu'il discute sans difficulté avec ses amis lors des récréations.

Avec le temps, je constate qu'il éprouve tout de même des problèmes d'apprentissage malgré son excellente écoute et sa participation. Une première rencontre à ce sujet est d'ailleurs prévue le 12 septembre avec sa maman, l'orthopédagogue et Louis-Pierre. Le papa s'étant présenté seul à la réunion d'informations des parents en début d'année, ce sera pour moi l'occasion de connaître la mère, me dis-je.

À 15:30, la maman arrive avec Louis-Pierre. Tout de suite, je remarque la grande fatigue qui semble accabler la mère, grande, frêle, les cheveux courts et le visage émacié. Je remarque surtout l'écart important entre leurs expressions faciales; la mère fatiguée, presque éteinte et Louis-Pierre avec son grand sourire habituel. J'apprends, en cours de réunion, que les deux petites sœurs, rapprochées en âge, amènent beaucoup de travail à la maman qui semble épuisée. Conséquemment, le fait de devoir se pencher sur les difficultés académiques de son aîné ne l'enchantent guère et son

attitude passive, presque désintéressée transparait tout au long, créant un climat lourd qui, peu à peu, assombrit l'humeur et l'enthousiasme de Louis-Pierre.

Au fil de la rencontre, je jette des regards à Mme Sylvie, l'orthopédagogue, et elle comme moi réalisons que nous devons probablement travailler fort pour compenser le manque d'appui apparent.

Nous faisons quand même la nomenclature des moyens mis en place pour aider Louis-Pierre, donnons quelques trucs et recommandations, mais l'écoute et la collaboration n'y sont plus. La maman se lève, nous remercie et quitte avec son fils, les épaules en bouteille et la tête basse. Pour la première fois, Louis-Pierre sort de la classe sans me saluer...

Le lendemain, malgré tout, il me revient de bonne humeur et plutôt bien disposé. Au fil de la journée, son enthousiasme croît et il quitte en me disant qu'il va beaucoup étudier pour la deuxième récitation de leçons prévue pour le lendemain. Il prédit même qu'il fera beaucoup mieux que le 66% obtenu à la première.

Dimanche, jour de correction des leçons; je me garde le cahier de Louis-Pierre pour la fin, espérant de tout cœur un magnifique résultat... mais il n'obtient qu'un faible 57%.

Le jour suivant, alors que je remets les cahiers, Louis-Pierre arrive confiant pour prendre connaissance de sa note, mais déçante rapidement et son sourire s'efface aussi vite. Je m'empresse de le féliciter pour les efforts faits et lui assure qu'il fera mieux la prochaine fois. Il grimace un faible sourire et retourne lentement à sa place.

Tout au long de l'étape, les notes varieront peu malgré tous les efforts faits par Louis-Pierre. Il en sera de même pour les tests et évaluations et il terminera avec un faible 55% en lecture, 55% en écriture, 58% en math et 60% en histoire et géographie. Sa situation n'est pas rose, mais l'enthousiasme est toujours présent. De mon côté, je me suis assuré de préserver son moral et son estime de soi en soulignant le moindre progrès, l'effort constant et en mettant moult commentaires positifs sur chacun de ses tests... en l'absence de quelque encouragement écrit que ce soit de ses parents.

Me remémorant ma première rencontre avec sa mère, j'appréhende quelque peu la remise du bulletin en novembre.

Le jour fatidique arrive et la maman, visiblement très fatiguée et les traits tirés est présente, cette fois avec les deux sœurs de Louis-Pierre. Elle m'apprend qu'elle n'avait pas le choix de les amener avec elle puisque le père était au travail et qu'elle n'avait pas de gardienne. Je leur souris et les invite à se choisir un livre dans la bibliothèque de la classe afin d'aller le lire dans le corridor durant la rencontre avec Louis-Pierre et sa mère. Leur choix fait, les sœurs quittent et nous nous installons près de mon bureau.

Je commence en demandant à Louis-Pierre s'il a un beau bulletin. Avec son enthousiasme habituel, il me répond :

-Oui, plutôt beau... j'ai travaillé fort.

-Si les notes allaient en fonction des efforts, il serait en effet magnifique, lui dis-je. On va regarder ça ensemble.

J'ouvre le bulletin et je commence l'énumération des notes obtenues. Le visage plutôt impassible de la maman s'obscurcit et je la vois qui regarde de temps à autres son fils avec un air inquiet et triste. Je m'empresse de relativiser tout cela, prétextant que c'est le premier bulletin, qu'il y a toujours une phase d'adaptation et qu'avec les efforts de son fils, ça ne pourra que s'améliorer. Rien n'y fait et elle semble plus déçue que jamais.

De son côté, Louis-Pierre n'en mène pas large. Affaissé sur sa chaise, la tête basse, il est lui aussi amèrement déçu bien conscient de sa situation et de la peine qu'il cause à sa mère de surcroît.

- C'est pas très encourageant tout ça, vous savez, me lâche-t-elle.

-Possible, mais il n'y a pas que les résultats à considérer.

Et j'enchaîne en énumérant toutes les choses positives que j'ai notées sur son fils : sa politesse, sa participation, son enthousiasme, son bonheur manifeste de venir en classe, son équilibre, sa bonne entente avec tous...

Du coin de l'œil, je vois Louis-Pierre qui se redresse un peu et qui regarde, plein d'espoir, sa mère... qui ne semble pas plus impressionnée pour autant.

-Louis-Pierre, peux-tu sortir quelques minutes? Je dois parler seul à seul avec ta mère.

Quelque peu surpris, il obtempère néanmoins.

-Mme Miller, je comprends, jusqu'à un certain point, votre déception, mais ce que Louis-Pierre a besoin actuellement, ce sont des encouragements et du support. Vous avez sûrement remarqué que je mets des commentaires et encouragements sur chacune de ses évaluations parce que, compte tenu de ses efforts, ils sont largement mérités. De votre côté, vous signez sans ajouter quoi que ce soit. Louis-Pierre a obtenu un magnifique 85% pour sa présentation orale et je n'ai rien vu de plus que votre signature sur son évaluation. Ses notes pourraient assurément être plus belles, mais ce qui est important à ce stade-ci, c'est de préserver son estime de soi et de lui permettre ainsi de garder son bel enthousiasme. Ce qui serait vraiment désolant, encore plus que ses faibles notes, c'est qu'il se décourage et abandonne. Aussi, j'aimerais que vous y pensiez et que, de temps à autre, vous écriviez un petit mot d'encouragement sur ses tests et dans ses leçons. Est-ce que je peux compter sur vous?

Sans répondre, la maman se lève, sourit tristement pendant que je l'accompagne à la porte. Dans le corridor, la bonne humeur est revenue et je vois Louis-Pierre qui s'amuse à lire avec beaucoup d'intonation, un livre à ses deux petites sœurs.

La deuxième étape s'amorce à peine que c'est déjà l'heure de la première leçon de l'étape. Louis-Pierre ne m'est pas revenu trop amoché de sa rencontre de remise de bulletin et l'enthousiasme est toujours vif. Comme en début d'année, il m'annonce en fin de journée que demain, il aura une très belle note dans sa leçon.

-Je te le souhaite mon Louis-Pierre, lui dis-je, espérant qu'une belle surprise nous attendra à la remise des leçons.

Le lundi suivant, comme toujours, nous débutons la semaine par la remise des cahiers de leçons. Je les remets un à un soulignant les progrès de chacun ou les améliorations à apporter jusqu'au moment où j'arrive au cahier de Louis-Pierre. Je fais une pause, la classe devient silencieuse.

-Depuis le début de l'année, il y a un élève dans notre classe qui travaille particulièrement fort, qui participe constamment et qui ne lâche jamais : c'est un bel exemple à suivre. J'aimerais, ce matin, qu'on se lève pour applaudir cet élève qui obtient sa première note en haut de 80%, Louis-Pierre Simoneau: 83% !!

Un tonnerre d'applaudissements l'accueille alors qu'il arrive presque à la course et fier comme un paon pour prendre son cahier que je retiens un bref instant.

-Tourne-toi et regarde toute l'appréciation que tu mérites par tes efforts. Bravo et continue!

Il prend son cahier et le tient bien haut en retournant à sa place tout sourire.

Le lendemain, à leur arrivée, les élèves me remettent leur cahier signé et, pour plusieurs, commenté par les parents. Ils débutent en éducation physique, ce qui me laissera tout le temps nécessaire pour les vérifier. J'ai particulièrement hâte de voir si mon message à la mère de Louis-Pierre a porté et si elle ou son papa a écrit un petit mot d'encouragement. J'ouvre son cahier qui est effectivement signé, mais sans la moindre trace de commentaire. J'inspecte minutieusement les deux côtés de page, mais il n'y a rien d'autre que la signature à côté de mon long mot de félicitations.

Amer, je ferme lentement le cahier, imaginant la déception qu'a dû ressentir Louis-Pierre en voyant que ses parents n'avaient rien écrit.

À son retour en classe, je questionne Louis-Pierre qui ne semble pas plus affecté que ça et qui m'explique que sa mère devait s'occuper de ses sœurs pendant que son père avait une réunion...

En décembre, malgré quelques insuccès, il reste positif et redouble d'ardeur. À Noël, il m'offre une carte dans laquelle il a griffonné sans fautes **Bonnes vacances de Noël. Amuse-toi bien avec ta famille. À l'année prochaine.** Contrairement à toutes les autres cartes reçues, il n'y a pas de message des parents. J'imagine Louis-Pierre, dans sa chambre, s'appliquant à écrire son message sans erreur et sa carte ne prend que plus de valeur. Je l'ai d'ailleurs conservée.

L'étape avance et après les vacances de Noël, débute une période plus intense de tests et d'évaluations en vue de la remise du bulletin de fin février. Louis-Pierre fait tout ce qu'il peut pour s'améliorer : il participe, pose des questions, reste parfois aux récrés pour clarifier certaines notions lorsqu'il ne comprend pas, assiste à chacune des périodes de récupération en mathématique le midi, il étudie en rentrant le matin en plus de l'étude assurément faite à la maison, ses devoirs sont faits...

Malgré tout, ses progrès sont faibles et les notes sont à l'avenant : 60% en lecture, 55% en écriture, 63% en math et 65% en histoire et géographie. Pas de quoi pavoiser, mais on garde le cap. Mme Sylvie, l'orthopédagogue, me souligne son bon travail et son attitude exemplaire lorsqu'elle le rencontre et je m'empresse de le féliciter.

Une semaine avant la fin de l'étape, je remets aux élèves une situation d'écriture et celle de Louis-Pierre n'est pas une réussite : un faible 50%. Il est évidemment déçu et à son regard, je me doute qu'il appréhende de la faire signer par ses parents...

Le lendemain, il me la remet accompagnée d'une lettre. Après la récré, lors de ma période libre, j'en fais la lecture. Sa mère y exprime sa vive déception, son inquiétude, sa tristesse et son amertume face au dernier résultat de Louis-Pierre. Plus encore, elle se dit découragée, démunie et terriblement déçue de son aîné. Le ton de la lettre est à la fois défaitiste et d'une grande tristesse.

Lors des jours suivants, je la relis à quelques reprises, cherchant à comprendre et, ne pouvant me résoudre à accepter son pessimisme, je décide de lui répondre.

Fevrier 2008

*Bonjour Mme Miller,*

*J'ai lu et relu votre lettre qui a occupé une bonne partie de mes pensées ces derniers jours (ce n'est pas un reproche, en passant). Vous y exprimez votre insatisfaction, votre inquiétude face aux lents progrès de Louis-Pierre et surtout une grande tristesse qui m'a ému, mais que je ne partage pas.*

*Il est vrai que Louis-Pierre progresse lentement (d'après vous, peu ou pas) et que, compte tenu du temps et des efforts consacrés, les résultats peuvent paraître faibles pour ne pas dire décourageants. Mais l'école, c'est un peu plus que des résultats.*

*Louis-Pierre ne réussit pas bien à l'école, c'est un élève en difficulté. On a 2 choix face à cette situation: on l'abandonne à ses difficultés ou on l'aide et le supporte du mieux qu'on peut, ce que vous faites, avec les ressources que vous avez et ce que l'école fait avec les ressources qu'elle a.*

*Tout comme vous, je suis bien conscient des lacunes de notre système d'éducation et tout comme vous, j'aimerais faire plus. À chaque année, nous, les enseignants, les orthopédagogues et la direction, nous questionnons à ce sujet, cherchant à chaque fois la formule miracle qui ferait en sorte qu'il n'y aurait plus d'élèves en difficultés et que tous les élèves réussiraient. Nous essayons des nouvelles techniques, des façons de faire (surlecture, lecture guidée, etc.) qui ont donné certains résultats. Pour certains élèves, ça fonctionne et pour d'autres, non. Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête d'un enfant? Qui peut expliquer avec certitude le mécanisme d'acquisition de ses connaissances?*

*Louis-Pierre éprouve des difficultés et on peut se désoler de cet état de fait, mettre le focus sur sa désespérante situation académique. On peut aussi, sans oublier ses difficultés, regarder "ailleurs" et voir le bel être qu'est votre enfant.*

*Louis-Pierre est un enfant équilibré, honnête et travaillant. C'est un garçon poli qui est toujours de bonne humeur et qui m'arrive toujours le matin avec son beau <<Bonjour M. l'enseignant !>>. C'est un enfant sociable qui s'entend bien avec tous (je ne me rappelle pas l'avoir vu en conflit avec qui que ce soit), qui parle à tout le monde sans jamais dénigrer personne. C'est un beau garçon qui, sans doute, brisera quelques cœurs lorsqu'il sera au secondaire. C'est un élève qui a le sens de l'humour, qui aime taquiner, partant toujours le dernier, le midi, pour me narguer un peu*

avant d'aller dîner. C'est un enfant optimiste qui garde une belle fraîcheur face à la vie. C'est aussi et surtout un enfant très courageux, sans doute plus courageux que vous et moi réunis.

Malgré ses difficultés, il ne rechigne jamais devant l'ouvrage et, entre vous et moi, ça prend une bonne dose de courage pour soir après soir abattre tout l'ouvrage qu'il a à faire tout en sachant que les bons résultats ne seront peut-être pas au rendez-vous et qu'il devra, malgré tout, recommencer le lendemain. Ça en prend du courage pour lever la main et prendre la parole en classe, malgré son bégaiement et, parfois, les sourires en coin des autres élèves. Pourtant, il le fait et le refait à chaque jour, recommençant et cherchant malgré tout à s'améliorer, malgré les difficultés, malgré le travail supplémentaire que cela exige et ce, à 11 ans seulement.

Tout comme vous, je m'inquiéterais si Louis-Pierre refusait de travailler ou s'il se décourageait, s'il arrivait en classe ou à la maison de mauvaise humeur, s'il était dépressif, pessimiste face à ce qu'il vit ou tout simplement s'il détestait l'école. Fort heureusement, ce n'est pas le cas et il maintient le cap.

Son optimisme et sa joie de vivre font plaisir à voir et c'est ça que je choisis de regarder parce que l'école c'est aussi la vie avec tout ce que ça prend de belles qualités pour l'affronter, et, je peux vous l'affirmer, de ce côté-là, il a une bonne avance sur bien d'autres élèves qui réussissent mieux que lui actuellement.

L'évaluation faite par le psychologue, révèle que Louis-Pierre doit et devra toujours travailler fort pour réussir, ce qu'il semble faire de bonne grâce actuellement. Conséquemment, il ne faut pas s'attendre à des notes de 80 ou 90 %, malgré ses efforts. Il en aura, bien sûr, mais ce seront sans doute des exceptions.

En ce moment, je crois que vos attentes face à lui sont trop élevées et peuvent, à la longue, conduire à un décrochage de sa part. Votre enfant a dépassé sa moyenne de leçons, réjouissez-vous! Il a obtenu 70 % à son test de math, fêtez ! Il a eu 80 % à son examen de lecture, sortez le champagne ! Ce dont il a besoin, à ce stade-ci, c'est de support et de reconnaissance des efforts qu'il fait. J'ai un petit reproche à vous faire: j'ai regardé toutes les évaluations de Louis-Pierre et toutes ses leçons depuis le début de l'année et je n'y ai vu que 2 rares commentaires sur ses résultats. Pourtant, il devrait y en avoir à chaque fois : des félicitations quand sa note est respectable (comme ça l'était hier dans son test en histoire et géographie: 34/35) et des notes d'encouragement quand elle l'est moins... parce qu'il les mérite avec tout le travail qu'il fait. Peut-être lui dites-vous, mais écrivez-le ! Comme vous le dites si bien au début de votre lettre " Les paroles s'envolent, mais les écrits restent " .

Mme Miller, je vous convie vous et Louis-Pierre, à un rendez-vous dans...10 ans soit en février 2018. C'est à la fois loin et tout près. Je suis sûr qu'à ce moment-là vous n'aurez pas à rougir de ce que votre enfant sera devenu surtout si vous avez cru en lui et si vous l'avez encouragé, supporté dans tout ce qu'il aura fait, malgré ses difficultés et échecs.

Je garderai un exemplaire de cette lettre et j'espère que vous en ferez autant. Peut-être pourrions-nous la relire ensemble...

*Je termine en vous posant une devinette: Qu'ont en commun Napoléon Bonaparte, Charlemagne, Louis Pasteur, Thomas Edison, Albert Einstein et Walt Disney ? Ce sont tous des hommes célèbres qui ont eu un parcours scolaire difficile et qui ont, ma foi, pas si mal réussi! Sans doute que ces personnalités ont dû faire le désespoir de leur mère et lui causer bien des inquiétudes, mais ils ont trouvé leur voie et ont réussi. Je ne dis pas que Louis-Pierre deviendra quelqu'un de célèbre, mais il réussira sûrement sa vie parce qu'il a de belles qualités pour y parvenir et c'est ça que je veux que vous reteniez, même si actuellement ça peut vous paraître quelque peu incertain.*

*Merci !*

*Bernard Audet*

Afin de me valider et avant de la remettre à sa maman par l'entremise de Louis-Pierre, je la fais lire par ma directrice qui me donne son plein accord. En fin de journée, je remets la lettre cachetée à Louis-Pierre en lui donnant comme mission de la remettre en mains propres à sa mère.

Cette nuit-là, je dors mal, anticipant une mauvaise réaction de la mère, allant même jusqu'à regretter de lui avoir écrit cette lettre.

Le lendemain, Louis-Pierre m'arrive avec sa bonne humeur habituelle et je m'empresse de lui demander s'il a bien rempli sa mission.

- Oui, oui, M. Bernard!
- Et qu'a-t-elle dit ?
- Je ne sais pas, je devais aller me coucher.

Les jours suivants passent sans aucune réaction ou nouvelle de la mère ou du père et j'en viens à presque l'oublier, occupé que je suis à compléter adéquatement l'année qui file avec mes élèves.

Les mois passent toujours sans nouvelle des parents et arrive la fin d'année. Avec sa belle détermination et son travail constant, Louis-Pierre parvient à obtenir des résultats acceptables pour lui sauf en écriture, sa bête noire :

Lecture : 65%

Écriture : 55%

Mathématique : 65%

Avec de telles notes, je sais que son classement pour l'an prochain sera étudié et discuté longuement lors de la rencontre de pré classement avec ma directrice et l'orthopédagogue.

Le matin de l'avant-dernière journée de classe, j'annonce aux élèves que je leur remettrai leur bulletin final aujourd'hui. Avant de sortir pour la récré du matin, je préviens Louis-Pierre qu'il doit rester, car je veux lui parler. Inquiet et tendu, il se présente à mon bureau. J'étale son bulletin et lui montre les notes obtenues.

Craignant sans doute la réponse, il me demande timidement:

- Est-ce que je vais aller en 6<sup>e</sup> l'an prochain?
- Louis-Pierre, tes notes ne sont pas très fortes et je ne suis pas sûr que tu puisses réussir en 6<sup>e</sup> l'an prochain... mais tu as travaillé tellement fort que je t'y envoie tout de même.

Fou de joie, il se lève, saute partout en criant et riant comme un fou! Je le laisse exprimer son bonheur et son contentement avant de reprendre :

-Attention Louis-Pierre! que je m'empresse de lui dire. Si ce sont tes efforts et ta bonne attitude en classe qui t'ont permis de graduer, tu devras garder la même recette pour progresser et réussir l'an prochain.

Avec son grand sourire habituel, il me répond, avant de déguerpir:

- Je vous le promets, M. Bernard !

Lors de la dernière journée, avant le départ pour les vacances, il vient me faire ses adieux et je lui demande :

- Puis, est-ce que ta maman était contente finalement?
- Elle était surprise et a souri.
- Super! Passe de belles vacances, tu les as bien méritées!
- Vous aussi M. Bernard! Je vais revenir vous voir l'an prochain.



L'année suivante, alors que j'accueille mes nouveaux élèves sur la cour, j'entends un tonitruant **Bonjour M. Bernard!**

C'est mon fidèle Louis-Pierre, tout sourire, qui, comme promis, vient me saluer. Nous bavardons quelque peu et il s'empresse de rejoindre son nouveau groupe de 6<sup>e</sup> année et son enseignante. Toute l'année, il gardera cette habitude de revenir me voir de temps à autre, surtout pour m'annoncer de beaux résultats obtenus particulièrement en français. Il réussira sa 6<sup>e</sup> année et complétera son parcours au primaire pour accéder fièrement à la polyvalente comme ses camarades.



Perdu dans mes souvenirs, j'arrive finalement dans le hall d'entrée où un Louis-Pierre format géant, souriant et fier m'attend.

-J'ai réussi, M. Bernard, j'ai réussi! me claironne-t-il en brandissant à bout de bras un document qu'il s'empresse de me montrer. C'est son diplôme d'études secondaires.

À la fois ému et fier de lui, je lui serre la main tout en le félicitant chaleureusement.

-Bravo Louis-Pierre! Je suis tellement content pour toi. Tu as travaillé fort et tu n'as jamais lâché. Tu as aujourd'hui ta récompense. Félicitations!

-Merci d'avoir cru en moi, me répond-il.

Il m'informe qu'il veut faire des études en foresterie au cegep et qu'il va continuer de travailler fort.

Une dernière poignée de main et il quitte. Je le regarde partir, la posture assurée et les épaules droites, signes évidents d'une confiance en soi affirmée. Je souris et me dépêche de rejoindre mon groupe.



Quelques années plus tard, à l'été 2016, alors que je suis attablé avec ma conjointe à une table extérieure, près de la piste cyclable, je vois passer un jeune couple en patins à roues alignées. Le garçon s'arrête soudainement et crie : M. Bernard!?!... Bonjour M. Bernard!

C'est Louis-Pierre, toujours aussi exubérant, qui s'empresse de me présenter sa copine. Après les avoir salués, je m'informe de ce qu'il devient. Il m'apprend qu'il a délaissé la foresterie pour l'administration et...qu'il continue toujours de travailler fort.



En février 2018, je me rappelle l'invitation faite à la mère de Louis-Pierre 10 ans plus tôt. Je retrouve sur ma clef USB la fameuse lettre et je la relis, encore chamboulé. Je l'imprime, retrace l'adresse des parents dans mon cahier de classe de 2008 que j'avais conservé et l'expédie espérant enfin une rencontre avec elle et son fils pour parler de ce que Louis-Pierre est devenu, pour savoir surtout si elle est finalement fière de lui, comme je le lui avais souhaité. Mauvaise adresse, déménagement, lettre perdue ou simplement refus de renouer avec un passé douloureux, je ne le saurai jamais...aucune réponse ne m'est venue.



En 2023, nouvellement retraité depuis un an, j'apprends que Louis-Pierre est gérant d'un commerce local. Je ne peux m'empêcher d'être à nouveau fier de lui comme j'aurais tant souhaité que sa mère le soit alors qu'il faisait, avec courage et beaucoup d'efforts, sa 5ème année dans ma classe. Repensant à ce qu'il est devenu, je réalise, une fois de plus, la chance que j'ai eue de pratiquer le métier d'enseignant, un métier pas toujours facile, exigeant, mais tellement gratifiant. Je réalise surtout l'importance d'avoir cru encore et toujours en ces petits humains qui m'étaient confiés à chaque année, permettant ainsi que, parfois, de petits miracles se produisent.

**Bernard Audet**

## LA POIGNEE DE PORTE

Quand j'étais jeune, on avait la chance de passer en famille nos vacances à l'île d'Orléans. On y déménageait à la Saint-Jean-Baptiste et on ne retournait à Québec qu'à la fête du Travail. Nos activités quotidiennes se vivaient dans l'environnement de notre chalet, situé au pied de la terre de mon oncle, ou chez ce dernier lorsqu'on montait sur la côte pour aider aux travaux de la ferme. Pendant les dix semaines estivales, nous étions déconnectés de notre monde citadin habituel.

Alors, chaque fois qu'on voyait arriver un visiteur impromptu, ça devenait pour nous un moment de curiosité. Quand le boulanger Blouin venait offrir son pain frais du jour, c'était souvent l'occasion d'acquiescer une douzaine de buns à la cannelle dont on raffolait. Il est déjà arrivé que mes frères et moi ayons fini de manger la douzaine de buns avant que le pain de Blouin ne soit redescendu de chez Gaulin, le cultivateur voisin. Par contre, la visite d'un quêteux qui survenait une fois ou deux par été nous apportait plutôt un moment de frayeur. On disait toutes sortes de choses à propos des quêteux. Qui croire? Quand celui-ci repartait, on se sentait soulagés.

Il y avait aussi la visite du curé, une tradition estivale qu'on attendait avec impatience, surtout lorsqu'à la fin de son prône dominical, du haut de la chaire, il disait : « Cette semaine, je vais commencer mes visites paroissiales par le haut de la paroisse. » Comme on résidait à la limite ouest de la paroisse de Saint-Jean, on était sur le qui-vive; et lorsque le curé prenait du retard, c'était la panique dans la maison.

Mais l'événement qui caractérisait davantage notre période de vacances c'était l'arrivée non annoncée d'un cousin de ma mère qui demeurait aux États-Unis. La visite annuelle de ce « mon oncle » des États ne passait jamais inaperçue. Il venait de la Grande Ville où la langue anglaise prédominait. Je l'ai constaté lorsque sa fille, qui comme moi était âgée d'environ 8 ou 9 ans, m'avait offert de partager ses friandises en disant : « Veux-tu des *candies*? » Son paternel, un personnage enjoué et verbomoteur avait toujours de nouvelles anecdotes à raconter sur ce qui se passait dans son pays d'adoption. Mais le moment qui m'a marqué le plus, c'est le jour où il a sorti un sac de sa valise en disant à mon père : « As-tu vu les nouvelles sortes de poignées de porte qu'on installe aux États-Unis? » Curieusement, au lieu de sortir l'objet de son sac brun, « l'oncle » se contenta de l'entrouvrir afin que mon père puisse y jeter un coup d'œil. Aussitôt, celui-ci se mit à rire en même temps que l'Américain. « Veux-tu la voir, Hélène, dit papa? » Maman s'approcha, regarda dans le sac avec méfiance, comme si l'objet était pour lui sauter dessus. Après un léger mouvement de recul, elle regarda vraiment et elle éclata de rire. Alors nous, les gars, voyant les adultes se bidonner, on aurait bien aimé contempler l'objet mystérieux. Lorsque « l'oncle » dit à papa qu'il lui faisait un cadeau, je me risquai : « Je veux voir ! Je veux voir ! ». « Pas question, dit papa, c'est une affaire d'adultes. »

Avec déception, mon jeune frère Pierre et moi, on a dû se résigner à regarder maman prendre le sac et le placer dans la tablette supérieure de l'armoire exigüe, située près du poêle. En ce temps-là, on ne rouspétait pas. Pourtant, la présence de cet objet énigmatique allait nous hanter pendant un bon

moment. Pourquoi appelaient-ils ça une poignée de porte, si ça ne servait qu'à faire rire les gens? Et pourquoi, nous, les jeunes, on ne pouvait pas la voir?

Quelques jours plus tard, mon oncle Albert et ma tante Blandine étaient descendus nous visiter. Papa en profita pour montrer à ma tante le nouveau bidule en vogue aux États-Unis. Encore une fois, la vue de l'objet provoqua un rire général. Ayant reçu la consigne de nos parents, il n'était pas question qu'on fasse une nouvelle tentative pour découvrir le contenu du sac, celui-ci étant toujours maintenu à l'intérieur.

Puis un jour, une occasion en or se présenta. Papa et maman étant partis faire une commission, Pierre et moi nous retrouvions momentanément seuls au chalet. Curieusement, comme si nous avions conçu un plan conjoint, nos yeux fixaient la porte de la petite armoire. Nous avons alors échangé un regard complice qui nous confirmait que c'était le bon moment de désobéir à nos parents et qu'ils n'en auraient même pas connaissance.

Alors, en grimpant au haut de l'escabeau, je descendis le sac tant convoité et le déposai sur la table, avec précaution, comme si c'était une bombe sur le point d'exploser. Puis, j'écartai délicatement les parois de papier brun froissé, prêt à toute éventualité. Tout ça pour découvrir une paire de seins en plastique, qu'une imagination fertile pouvait associer à une forme de poignée de porte. Bizarrement, Pierre et moi, on n'a pas ri. On s'attendait à mieux que ça, étant donné qu'aux États-Unis, à ce qu'on disait, ils étaient beaucoup plus avancés que nous. On était plutôt déçus.

Sagement, on referma le sac et je le replaçai à l'endroit prévu afin d'effacer toute trace de notre délinquance.

Comme le hasard fait bien les choses, j'étais heureux que mon frère Roger, le futur prêtre, n'ait pas été témoin de notre incartade, car contrairement à nous, lui, il aurait pu être traumatisé. Il n'aurait sûrement pas su à quel Saint se vouer.

**Jean-Marc Labbé**

## MON HISTOIRE PARMİ TANT D'AUTRES...

Il était autrefois, il y a très longtemps une vieille femme, au fait pas si vieille que cela. Elle avait déjà été jeune et insouciante...Un certain matin de décembre de cette année bizarre que fut 2020, elle partit de reculons à la recherche de souvenirs.

Elle venait de réaliser que depuis qu'elle avait eu l'âge de raison, elle n'avait pas souvent raison. Quel dilemme pour une personne intelligente, telle elle se croyait, surtout si on adhère au principe que tout est relatif...

Toujours est-il, qu'elle était l'aînée d'une famille de cinq enfants, une famille de croyants qui habitaient la mission de Lejeune dans le Témiscouata. Elle était née le dernier soir du mois de mai, dans une petite chaumière du rang 3 & 4. Dès sa majorité, elle était partie pour vivre l'aventure de sa vie et quand elle revenait visiter sa famille, elle n'y était pas réellement, elle avait tellement d'autres chats à fouetter; donc, elle y était sans y être.

Elle n'avait jamais cru au Père Noël, aux lutins et autres personnages populaires qui essaient d'enjoliver novembre et décembre. Pourtant cette année-là, les décorations lumineuses plus abondantes faisaient sa joie. Presque toutes les nuits, l'urgence de relever les traces du passé l'assaillait. Inutile de brailler, elle décida alors d'entreprendre des recherches auprès de ceux et celles qui pourraient l'aider.

Mais qui, une tante qui chante et qui prie, tous les autres oncles et tantes sont déjà partis pour un monde meilleur; Dieu sait où?

Les cousins et cousines plus âgés s'empressant de les rejoindre...,  
«*Au ciel, au ciel, j'irai les voir un jour*» chantait-elle...

Puis, elle eut l'idée de demander à celles et ceux qui sont encore là et surtout pas trop las de vivre encore; après cette pandémie qui les avait fait jongler plus qu'il ne convient... car, il semble que l'on soit assailli de plus de 40,000 idées par jour, surtout elle, portée à l'exagération la petite madame, mais bon...

2024, encore une année bissextile; même, cette journée de plus n'avait pas réussi à la satisfaire. Il manquait irrémédiablement des pièces à son casse-tête. Était-elle condamnée à errer éternellement dans des méandres de plus en plus opaques...

Vint le lundi 30 septembre, **La journée nationale de la vérité et de la réconciliation**. Le soir venu, elle accueillit enfin le vieux sentiment qui l'habitait depuis toujours, comme une révolte...provoquée par l'injustice : **Elle était issue des Premières Nations**.

L'apaisement qui l'envahit fut tellement salutaire et la nuit qui suivit, exceptionnelle. Elle avait trouvé sa mission, elle allait marcher, suivre les traces de ses prédécesseurs, sans tambour, ni trompette... respecter la frontière entre la réalité et l'illusion. Juste comme cela, elle allait vivre en paix jusqu'à l'infini...

**Lucie St-Pierre**

## L'OMBRE INONDEE DE LUMIERE

Textes illustrant l'exposition de photographies de l'auteur, 2024

### **Refaire mon histoire, boussole à la main**

Cette histoire c'est la mienne. Si tu te reconnais tant mieux, sinon c'est bien aussi. Cette traversée a forgé qui je suis comme personne. Un être bien imparfait, mais c'est moi. Il m'a fallu traverser des zones d'ombres intenses pour enfin voir poindre la lumière.

### **Défectueux**

Je suis un enfant souriant, ouvert, empathique. Je capte l'attention des adultes par ma personnalité. Puis, à sept ans, je suis chez mon grand-père que j'embrasse, mon père me dit de ne plus faire cela. Il montre à ma conscience que je devrai lutter toute ma vie pour être la personne que je dois être. À l'école, avec l'intimidation, je suis incapable de me faire des amis. On me rejette. Je me sens défectueux.

*Penser est difficile c'est pourquoi la plupart des gens jugent. Carl Jung*

### **Au sein du troupeau**

Tout me ramène à ne pas être ce que je suis sensé être. J'entre dans ce moule serré que la société impose. Tout est codifié, la religion, les rôles hommes-femmes, la masculinité toxique, le paraître, les conventions. Il n'y a rien auquel je peux m'identifier. Le conformiste ne questionne pas, ne dérange pas.

*Si le chemin que tu as devant toi est dégagé. Tu es probablement sur le chemin de quelqu'un d'autre. C.J.*

### **L'ombre des bateaux mal aimés**

Je fais ma vie, je suis dans le paraître, je fais des mauvais choix, je me juge, on me juge, on joue à m'ignorer ou on m'insulte. On m'a mis à nu et je ne voulais pas. Je laisse au port tous les bateaux de bonheur, d'espoir et d'estime que j'ai pu fonder car je ne peux les réaliser. Cela m'a cassé. L'ombre est maintenant un refuge avec tous ces mal-aimés qui mouillent au port.

### **Errance intime**

Sans but, en errant dans la ville, seulement marcher! L'âme errante, vêtu de honte, j'ai souhaité que tout s'arrête. Bien oui, ça ressemble à une grosse déprime! C'est vrai, mais je continue malgré tout. Je souris mais je vous mens tous. Je vais mal. J'ai besoin que ma zone d'ombre s'épuise.

### **Au café de la vulnérabilité**

Avec toi dans l'ombre! Jamais! C'est trop difficile, trop humiliant d'être vu dans cet endroit. Te faire confiance? Encore moins! Une colère immense, une révolte, je constate ma fragilité. Puis, au même moment pris d'un irrésistible besoin d'être consolé comme un enfant, d'avoir une épaule où je peux tout déposer. Mais je ne suis pas prêt à m'y résoudre.

*L'ombre c'est ce que nous avons refoulé de l'inconscient de peur d'être rejeté par ceux qui ont joué un rôle déterminant dans notre éducation. C.J.*

## **Km 61**

Il y a dans la vie des rencontres signifiantes et, pour ma part, je n'ai pas soupçonné ce que cela aurait comme impact. J'étais davantage préoccupé par l'image que je voulais préserver durant nos rencontres. De raconter des étapes de ma vie sans trop les habiter à saveur de la vigilance. Je n'étais pas prêt à faire le saut. Mais petit à petit.

*En chacun de nous existe un autre être que nous ne connaissons pas. Il nous parle à travers les rêves et nous fait savoir qu'il nous voit bien différent de ce que nous croyons être. C.J.*

## **Les visiteurs de lumière**

Être réconforté dans l'ombre par la lumière, se sentir rempli par cet amour, cette reconnaissance, cet accueil, cette bienveillance est une expérience spirituelle d'une grande souffrance. Je suis vu dans ma laideur, dans ma honte, dans les recoins primitifs de ma personne et cette personne est témoin avec moi. Tel un Veilleux.

## **La chaise de l'ombre**

Au quai, j'entends le ressac de l'eau, je ressens le froid de l'automne, assis sur la chaise Adirondack qui perce le blanc brouillard, je ne vois rien. En un instant, tout devient silence, je me détache, je suis face à moi-même j'accueille pour la première fois avec amour mes parts d'ombres, ma détresse. Sans juger.

*Ce n'est pas en regardant la lumière que l'on devient lumineux, mais c'est en plongeant dans notre obscurité, mais ce travail est souvent désagréable, donc impopulaire. C.J.*

## **Rebâtir**

Difficile de constater les dégâts au réveil, même si j'ai fait un grand pas. Tout prend un sens différent. Il y a des ouvertures lumineuses, l'air semble moins lourd, la lumière caresse l'ombre. Laisser, abandonner des choses derrière.

*Changer c'est à la fois naître et mourir. C.J.*

## **Apparaître**

Sortir de l'ombre, prendre le risque d'exister, devenir plus conscient des effets de toutes ces années passées à l'ombre en connaître le poids, traverser ce désert.

## **Le musicien sans visage**

Ma santé altère ma capacité de m'exprimer en musique. Et c'est correct. J'ai suffisamment donné de ce côté. Je suis résilient.

## **Pluie et nostalgie**

J'aime ce que je vois apparaître en suivant les feux des voitures. Ils se transforment en personnages, existant les uns avec les autres, en visitant mes étapes de vie comme ayant toute leur légitimité. Tantôt lumineux tantôt dans l'ombre.

*On voit plus clairement avec le flou que le réel. Pablo Roversi.*

### **La forteresse éclairée**

Mon père, mon miroir, une sorte de double qui m'a fait entrer dans mes zones de vulnérabilité très intimes que nous avons parfois partagées dans le silence, parfois dans la douleur et la joie. Mon père a su me partager en toute simplicité et vérité ce que j'étais comme personne, un homme à part entière. Vulnérable et fort.

*Faire la paix avec son ombre, se lier d'amitié avec elle est la condition fondamentale d'une authentique estime de soi. C.J.*

### **Ensemble**

Marcher avec les autres dans une authenticité plus grande, avoir un conjoint avec qui l'on chemine, avoir des amis qui sont plus en harmonie avec ce que je découvre à l'intérieur de moi. Échanger, partager, me respecter, être respecté.

*Connaitre ta propre obscurité est la meilleure méthode pour surmonter les ténèbres des autres. C.J.*

### **Vagues et forces**

Attiré par l'eau, fasciné par ce que le ressac a comme effet sur moi. Je contemple sa force. Je regarde la lumière jouer avec l'ombre. Je suis bien dans cette solitude.

*Ma solitude ne dépend pas de la présence ou de l'absence de personnes, au contraire.*

*Je déteste celui qui vole ma solitude sans en échange m'offrir une vraie compagnie.*

*Friedrich Nietzsche.*

### **Trouver son village**

Être bien à l'endroit où l'on vit, être entouré de gens qu'il est important d'avoir dans sa vie. C'est voir au loin le clocher de son village. C'est rentrer chez soi.

### **La maison de souvenirs**

Maman, à 6 ans, j'ai souvent enfoui mon ombre et ma lumière dans ton cou. Sentir ton odeur, ta chaleur, être tout simplement là. Aujourd'hui quand je vais te voir, je refais encore cela même à 62 ans, et toi à 90. Ta fragilité rejoint la mienne.

Et c'est toujours aussi bon. C'est pour moi un équilibre. Merci.

### **Cohabiter avec l'ombre et la lumière**

Avoir davantage confiance en soi et en ses capacités, assumer sa différence. Être fier de soi.

*Il n'y a pas de lumière sans ombre et pas de totalité psychique sans imperfection. La vie nécessite pour son épanouissement non pas de la perfection mais de la plénitude.*

### **Reprendre la mer**

Je quitte le port, j'ai le goût de reprendre mes bonheurs et mes espoirs, de peindre mon bateau en blanc et en couleur, de lui donner un nom fou.

### **Un lieu à moi**

Mon univers

### **Maturité et héritage**

J'ai beaucoup appris jusqu'à présent dans ma vie, je ne suis pas parfait ah non! Mais j'ai l'impression d'avoir, avec de l'aide, contacté une part de mon humanité, de ma bienveillance, d'être sur mon X. J'ai eu des parents, comme moi, remplis d'ombres et de lumières. Nous avons tous eu à faire du chemin, mais bon Dieu que c'est bon de voir tout le chemin que nous avons parcouru ensemble. Pour cela je vous aime.

### **L'ombre inondée de lumière**

Une bonne partie de ma vie est passée.

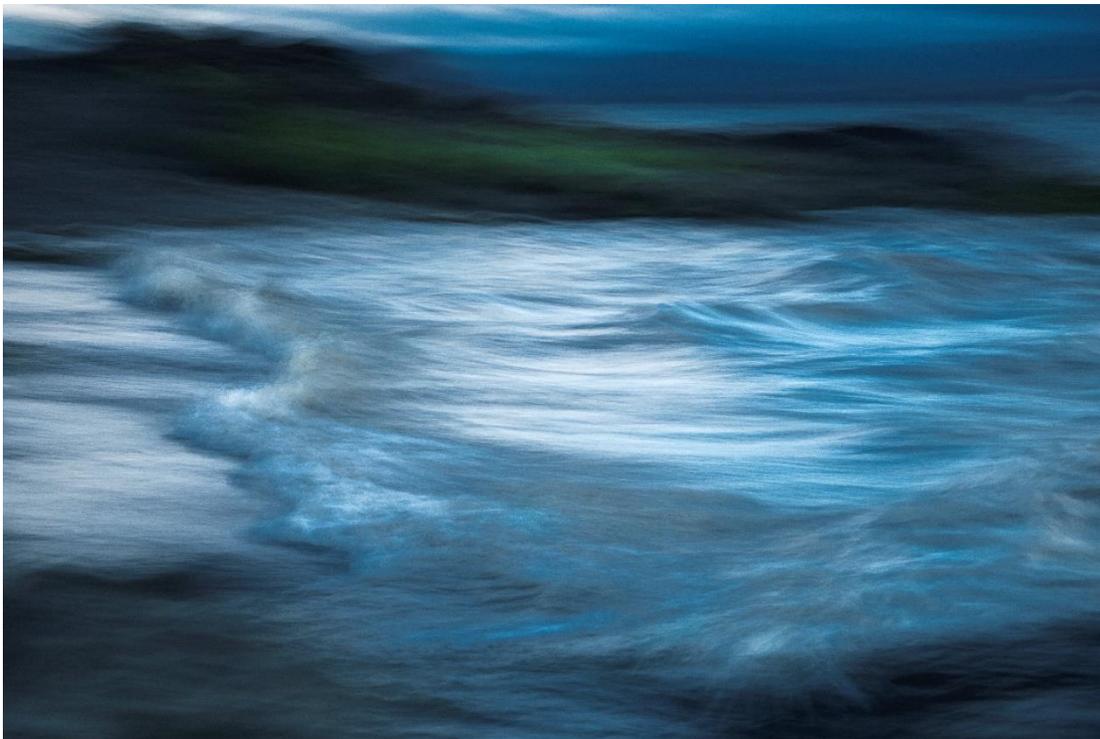
Oui on m'aime ou on ne m'aime pas.

On me prend comme je suis ou encore on passe son chemin

Mais une chose est certaine: moi, j'avance!

Et ça, ça goûte très bon!

**Yoland Laflamme**



**Vagues et forces, photo : Yoland Laflamme, 2023**

## LA PETITE FLEUR QUI VOULAIT TOUCHER LE SOLEIL

Par une belle journée, dans un vaste jardin, une petite fleur a vu le jour.

Enivrée de soleil et heureuse d'être ainsi entourée de plusieurs fleurs de son espèce aux couleurs fascinantes. Les roses revêtaient une robe vaporeuse, les marguerites flottaient au vent et les phlox multicolores montaient la garde.

Dès le début de sa vie, elle rêvait de sentir la chaleur du soleil sur son corps et se demandait également comment attirer l'attention des autres fleurs. Que faire pour ressentir cette douce chaleur caressante et se rapprocher de cet astre flamboyant?

Ces grandes fleurs qui se développaient à proximité, dégageaient beaucoup de confiance et de prestance. Emmagasinant toute cette lumière bienfaisante et faire le plein des rayons nourriciers du soleil, cela contribuait grandement à les rendre fières de leur apparence. Cette grande prétention leur faisait ignorer ce qui se passait dans leur jardin.

La petite fleur gracile poussant sous leur feuillage ne pouvait profiter suffisamment de cette chaleur nécessaire à son plein épanouissement. Les rares rayons du soleil qui l'effleuraient ne parvenaient pas à la tenir au chaud. Sa tige demeurait chétive et instable et pouvait à tout moment plier ou casser au gré des vents.

Esseulée et triste, notre petite fleur pensait que son grand besoin ne serait jamais comblé. Quelle ne fût son étonnement de découvrir toutes ces minuscules plantes qui rampaient à ses pieds. Violettes et pensées sauvages, fraisiers des bois, ronces odorantes et aubépines vivaient en parfaite harmonie.

Ces plantes lilliputiennes arrivaient à se développer dans ce terreau aride. Leur fragilité, dont elles ne semblaient pas se soucier, la vigueur déployée pour continuer leur propagation dans ce nouveau lieu, lui donnaient un nouveau souffle de vie. La petite fleur leur offrait sa protection, tout en laissant filtrer les rayons du soleil, afin de les partager avec ces nouvelles plantes compagnes.

Régulièrement, elle avait la visite de coccinelles qui venaient déposer leurs œufs sous son feuillage, de fourmis transportant des vivres à la fourmilière, de petites araignées qui venaient lui chatouiller les orteils, en se servant de sa tige pour grimper et tendre leurs délicates toiles. Ces petits moments de douceur lui procuraient une grande joie et un bonheur constant. Cela contribuait à lui faire oublier sa tristesse. Toute cette vie grouillante à ses pieds, lui donnait encore plus de motivation pour poursuivre sa route.

Sa vie suivait son cours au ralenti. Elle grandissait à son propre rythme et se délectait de la chaleur du soleil qui venait la visiter par intermittence. Même si son souhait le plus cher était d'avoir sa présence tous les jours, elle savourait chaque petit moment. Le sentiment de chaleur sur son corps lui procurait un profond bien-être. Elle ne perdait pas de vue son but ultime, s'étirer de tout son être, pour se rapprocher du soleil et ainsi atteindre sa pleine maturité.

Par un matin pluvieux, sous un petit monticule de terre, elle remarqua une minuscule fleurette, qui se préparait à voir le jour dans le jardin. Elle déployait sa tête et poussait de toutes ses

forces pour repousser la terre qui l'empêchait de voir la lumière du soleil. Ce nouvel être qui débutait sa vie, aurait sûrement besoin d'être accompagné et protégé pour arriver à atteindre son plein potentiel.

Quelle belle occasion de se sentir utile et surtout moins seule! Quel beau cadeau de la vie, se sentir importante et appréciée, cela lui apportait un grand sentiment d'accomplissement. Ce grand besoin de tendresse, dont elle avait toujours senti le vide pourrait être comblé en partie. Une amie à qui confier ses moments de joie ou de tristesse, l'entraide et la complicité qui s'établiraient entre elles, combleraient ce grand besoin de chaleur. Tout cela la remplissait d'une grande extase et répondait à ses aspirations les plus fantasques.

Maintenant, à deux c'était plus facile de se diriger vers le soleil et la petite fleur qui voulait tant le toucher, ne voyait plus autant la nécessité de l'atteindre. Cette profonde amitié lui procurait de puissants instants de félicité, cela la tenait au chaud, autant que les rayons du soleil.

**Brigitte Paré**

### **LE PARCOURS D'UNE FEMME DE 80 ANS**

Une personne m'a demandé pourquoi j'écrivais des textes pour les Écrits Mariverains, je ne le savais pas... mais un jour en faisant du ménage dans mes papiers de formations, je suis tombée sur un travail que j'avais fait en 2002 : *Oublie-toi*. C'est en 2004 que j'ai commencé à écrire. Une des histoires : *La première fois* et en 2005, *La cueillette des petits fruits*, en 2009, *J'aurais voulu être un homme*. 2010, par la suite en 2012, 2014, 2015, 2017, 2018, 2019, 2021, 2023 et ainsi de suite...

Il est parfois très intéressant de connaître la vie d'une femme de 80 ans, qui possède un passé vécu dans l'oubli de soi. En 2002, j'ai raconté mes aspirations, mon couple, mes drames, mes tensions et mes expériences, mes rêves de vie pour mes enfants. C'est l'histoire d'une ancienne situation et le cheminement qui m'a fait agir. Je me suis découvert une nouvelle personnalité, celle d'une femme qui a cherché à s'en sortir d'une manière honorable, et c'est moi **Louiselle**.

A cinq et six ans je devais ma sœur cadette, en jouant. Lorsque j'ai eu sept ans, mon grand-père m'a fabriqué un petit banc et mon père m'a acheté une petite chaudière pour que je puisse traire la Blanche, le matin et soir. Après la traite des vaches, j'allais les reconduire au pâturage. Je devais rentrer le bois de chauffage pour la cuisson des repas et chauffer la maison. J'aidais aussi au ramassage des roches sur le labour, le raclage et le foulage du foin dans la charrette. En faisant cela, j'ai remplacé le garçon qui aurait dû arriver à ma place. J'ai travaillé très fort avec ma sœur plus jeune pour aider notre père sur la ferme. Il y a eu six filles avant que naisse un gars, ne touchez pas au garçon...

J'ai connu l'éclairage avec la lampe à l'huile, lorsque ma mère fabriquait son pain de ménage blanc et le pain brun fait avec de la farine de sarrasin qu'on cultivait sur la ferme. Elle le faisait cuire dans le four du poêle à bois. Je me souviens qu'il était très bon!

Un petit matin, ma mère a réveillé mon père, car elle voyait une lueur qui rentrait par la fenêtre en éclairant la chambre. Mon père s'est habillé et a vu l'étable en feu. Il a alors pris son auto avec son klaxon pour avertir les gens et est monté chez le curé. Il a fait un aller-retour en klaxonnant. Ma sœur et moi étions assises sur le bord du pont, les jambes pendantes, j'ai dit à notre voisin que le bébé était dans sa couchette, au 2<sup>e</sup> étage. Je me souviens encore que le feu nous fascinait, c'était très beau ! On pouvait voir le foin qui brûlait et qui scintillait dans le ciel. Il y avait une odeur particulière, plusieurs animaux ont péri dans le feu, des porcs et quelques poules. L'étable a été rebâtie à l'automne, après les foins. Notre voisin de droite a fourni du bois pour la construction de la nouvelle étable. Parfois, je sens encore l'odeur du feu, après 75 ans. Une partie du toit du garage a brûlé, aussi près de la cheminée de la maison, mon grand-père s'est brûlé les deux mains en voulant éteindre le feu.

On couchait au 2<sup>e</sup> étage sur une paillasse de paille, mes parents formaient un couple bien ordinaire, elle était soumise comme toutes les autres femmes de son temps. Une fois, ma mère aurait eu une occasion de prendre parti pour nous les enfants, auprès de mon père, mais elle n'a rien fait, elle a subi et les enfants aussi. Par contre, je veux croire qu'ils voulaient bien éduquer leurs enfants, mais ils ne savaient pas comment s'y prendre. Leurs comportements étaient souvent excessifs et dominateurs.

Il y a quelques années j'ai appris que les parents du voisinage se donnaient des règles à suivre pour leurs filles, et les garçons eux faisaient exception. Si une fille ne suivait pas les règles prescrites, les parents l'envoyaient travailler à Montréal ou ailleurs, pour revenir sans un petit paquet (bébé). Mais aujourd'hui nous savons que les crèches étaient remplies de jeunes filles qui étaient obligées d'abandonner leur enfant...

Lors d'une fête des 45 ans de mariage de mes parents, j'ai eu l'audace de dire que les crèches se sont bâties dans le temps de mon grand-père et dans leur temps et que, si un jour mes propres filles avaient un enfant hors mariage, je les accompagnerais. J'ai eu des petits-enfants, que j'aime de tout mon cœur, sans mariage et avec un mariage.

J'ai commencé l'école en 1949 j'ai dû attendre ma sœur, car l'école était trop loin, et j'étais trop petite, selon mes parents. J'ai terminé en 1955, j'avais 13 ans et demi. Il y avait trop de travail à la maison avec trois bébés aux couches, cela faisait beaucoup de lavage et des travaux sur la ferme. J'ai joué le rôle de mère auprès de mes sœurs, ainsi qu'avec mes frères plus jeunes. Le travail ne manquait pas: le lavage de la vaisselle à chaque repas, le lavage des draps et les vêtements de la famille se faisaient à la main, car au début on n'avait pas d'électricité. Par la suite, *la laveuse à bras* est apparue, par la suite l'électricité est arrivée. Le séchage du linge se faisait sur une grande corde l'été, l'hiver on plaçait le linge sur un séchoir portatif, par la suite, on le rentrait dans la maison pour terminer le séchage.

En 1957, j'avais 15 ans, mes fréquentations se passaient sous sur la surveillance de ma sœur qui faisait office de chaperon. J'ai rencontré un jeune homme que j'avais connu à la petite école, il était le frère d'une fille de ma classe qui demeurait dans le même rang. Parfois nous montions la grande côte et descendions par une ancienne route, la maîtresse pouvait voir qu'on s'amusait. Nous avons été élevés avec des masques, en sauvant les apparences car il fallait toujours se montrer sur notre plus beau jour. A cette période je n'avais aucune identité, j'étais la fille de mon père....

Mon ami de jeunesse avait la personnalité d'un homme sérieux, travaillant et fort. À l'occasion, il aimait faire la fête avec des amis. Après six mois de fréquentation, il a osé me donner le premier petit baiser, nous étions tous les deux gênés, je ne savais que faire, j'étais très mal à l'aise de la situation et de ce que nous avons pu ressentir!

On m'a inculqué la morale du devoir et de l'obligation de s'occuper des autres plutôt que de celle du droit à la vie individuelle. Il ne faut surtout pas oublier que l'individualité n'était pas à la mode. Quand j'étais jeune adulte, j'ai développé une relation amoureuse pour fonder une famille, construire un rêve de vie. J'avais la volonté de réussir à tout prix l'éducation de mes filles pour qu'elles soient autonomes, non à la merci d'un pourvoyeur, comme moi, sans aucun métier.

A l'automne 1960, mes parents m'ont inscrite à l'école ménagère de Sainte-Germaine, car j'étais destinée au mariage et à la maternité. Il me suffisait d'apprendre à cuisiner convenablement, la couture, le tissage, le tricot à l'aiguille et le crochet pour devenir une bonne ménagère. Mon ami de cœur venait me rendre visite à toutes les fins de semaines. J'étais encore surveillée par les religieuses. Il n'était pas question de passe-droit pour des contacts avec mon compagnon.

Ma jeune sœur est née en 1945. Mon père a compris qu'elle ne serait jamais une bonne fille de cultivateur, il la trouvait gauche et fragile, il a décidé de l'inscrire, à ses frais, au Pensionnat de St-Victor avec les religieuses. Après un an, les religieuses ont offert à mon père de scolariser ma sœur sans frais pour qu'elle devienne une religieuse.

Elle est entrée à 15 ans chez les Servantes du St-Cœur de Marie de Beauport, en 1961. Je me suis laissé entraîner par le souvenir d'une tante qui avait regretté de ne pas être devenue religieuse et je suis restée au couvent avec ma soeur durant un an et demi. Je suis sortie au début de l'année 1963, quelques semaines plus tard, j'ai dû être hospitalisée à l'hôpital de Beauceville. C'est à l'hôpital que mon ami de cœur a fait sa grande demande. Nous nous sommes mariés le 8 juin 1963 et nous avons vécu 55 ans de mariage, il est décédé en 2016. Pour sa part, ma sœur a quitté la vie religieuse après 7 ans.

Je suis devenue une extension de mon mari, en plus je devais être obéissante et soumise pour le meilleur et pour le pire. Mes parents devenaient grands-parents, j'ai accouché de trois filles en 1964, 1966, 1971. Dans les premières années, sans vraiment m'en rendre compte, je commençais à déraper et à inhiber mes propres goûts pour céder la place à ceux de mon mari. Je me déresponsabilisais de mon propre bonheur en le remettant entre les mains de l'autre.

Par contre, je voulais que mes trois filles soient indépendantes et financièrement, c'était important à mes yeux. Je traînais ce fardeau sur moi, soit leur bonheur et leur réussite scolaire. Quand ma fille aînée est parvenue à sa quatrième année scolaire, elle en savait plus que moi, elle a dû se débrouiller seule, je n'étais plus capable de l'aider

J'ai consommé beaucoup de drogues prescrites et cela m'a coûté très cher, au moins pendant cinq ans j'y étais dépendante. Cela m'a pris deux ans de sevrage, j'en ai gardé dans mon armoire pendant plus d'un an, en cas d'urgence.

Nous étions prisonniers de notre culture et de la morale qui nous était imposée depuis la nuit des temps. Nous avons tous subi l'influence de la religion catholique. Moi, je voulais quelque chose de différent pour mes enfants. Aujourd'hui, je réalise que j'ai traité mes enfants comme j'ai été traitée. Qu'est-ce qu'on peut faire pour changer cette situation?

En 1969, un épisode particulièrement dramatique est arrivée à ma deuxième fille, à l'âge de trois ans et demi. Elle a été frappée par une automobile et a eu une commotion cérébrale. Elle a été hospitalisée pendant cinq semaines à l'hôpital de l'Enfant Jésus.

Au début de son hospitalisation, elle était très belle, toute ronde, elle était comme un ange. Quand elle est sortie de l'hôpital, elle était paralysée d'un côté gauche, elle ne parlait plus, elle était aux couches. Le médecin nous avait expliqué qu'elle était morte le jour de l'accident et qu'elle était revenue à la vie après le coma. J'ai dû la rééduquer, la faire marcher, lui apprendre à parler, à manger, à être propre.

J'ai dû l'inscrire dans une classe spéciale. J'avais beaucoup de peine car je voulais que mes filles soient instruites. Elle est restée diminuée. Comme parents on ne peut se sentir coupables de cet événement, car c'est un accident bête et stupide. Quand on est jeune, on veut que nos enfants soient en santé physique et mentale, non pas à la charge de la société.

Comme parent mon amour étant très manifeste, mon comportement devint souvent excessif. J'étouffais à sa place. Je l'ai surprotégée, j'ai décidé pour elle. J'ai fait de mon mieux. Aujourd'hui, je sais que j'en ai fait beaucoup trop, mais je ne peux pas me reprocher de l'avoir trop aimée. Elle a fait des études dans une classe spéciale pour personnes en difficultés. J'ai constaté qu'il y avait d'autres enfants plus profondément affectés que ma fille.

Un jour, quelqu'un m'a fait la réflexion que j'avais toujours vue ma fille morte. Vois-là vivante, profite qu'elle est là, vois-là vivante ! La peine n'était plus là. Elle avait le parcours d'un petit oiseau blessé et moi je l'ai surprotégée. J'aimais en prendre soin car cela me valorisait.

Durant ma vie de jeune femme, j'ai beaucoup donné à ma famille, et par mon engagement dans le bénévolat, dans des domaines de toutes sortes, sportif et culturel ainsi que dans des associations sociales comme les Fermières, les Châtelaines, le Centre d'écoute et de prévention du suicide, en 1996, à Saint-Georges, et cela, pendant trois ans.

Avec le mouvement des Femmes Chrétiennes ainsi que le Groupe d'Accompagnement Jonathan, j'ai trouvé enrichissante cette façon de faire du bénévolat. Or la vie qui sait si bien bousculer nos habitudes, sait aussi faire preuve d'imagination et de générosité. Pour peu qu'on lui fasse confiance, elle nous tricote quelques surprises agréables qui font, tout à coup, disparaître bien des soucis et prennent carrément l'allure de cadeaux. Je dis aujourd'hui: merci la Vie...

Le plus beau et le plus important de ces périples révèle tous les aspects de ce voyage intérieur qui a littéralement changé ma vie. Grâce à mon courage, à ma persévérance et, surtout à ma quête spirituelle, à réussir et à vaincre mes démons. Le bonheur, selon moi, c'est de trouver sa place dans la vie, savoir pourquoi on est sur la terre.

Je ne me suis souvent posé ces questions : Quelle est ma place dans l'univers? Quel rôle je joue dans la société? Par contre, j'observe des personnes et je me demande ce qui les pousse à agir? Quelles sont leurs priorités, leurs croyances, leurs valeurs, leur amour de la vie?

Il y a des sujets tabous dans mon parcours de vie : le suicide, ainsi que le viol d'une connaissance. Je vais raconter les drames les plus importants de ma vie avec mes sentiments et mes émotions. Aussi je ferai un éclairage sur les principes religieux, les croyances et les valeurs, la sexualité, la morale. Je suis très reconnaissante à la Vie de m'avoir fait connaître la souffrance. Car, j'ai appris à me connaître, à me battre pour devenir une meilleure personne. Heureusement, je peux rendre les autres autour de moi plus heureux je l'espère. Un tel cheminement n'est pas facile et comporte son lot de douleurs, de petits et de grands désespoirs. Mais quel bonheur par la suite!

Pendant l'année 1985, ma cousine Lorraine que je considérais comme une sœur, fut très malade. Elle avait besoin de prendre une quantité industrielle de médicaments pour l'aider à faire fonctionner son foie. Elle a été sur une liste d'attente pour une transplantation d'organes. Elle a fait une campagne de sensibilisation à la radio de Sainte-Marie. Elle expliquait l'urgence et le criant le manque d'organes. Le jour « J » est arrivé trop tard. La personne qui avait donné ses organes fut très généreuse, six personnes ont pu en bénéficier.

En 1987, un adversaire sournois est venu tout chambarder dans notre vie et est venu nous placer devant une réalité qui n'arrive pas qu'aux autres. Je me croyais dans une vie pleine et heureuse? Nous avons fini par trouver un autre but et regarder dans la même direction et une nouvelle vision pour le reste de nos jours.

L'amour conjugal doit se pratiquer avec de la tendresse et des gestes amoureux, avec des petites attentions spéciales et surtout avoir confiance en l'autre. Ne pas avoir de conflit ni de pouvoir sur l'autre.

Dans les années 1989, la mort de six amies est la cause de ces changements d'attitude envers moi-même et les autres. En mai 1989, ma cousine est décédée. Le jour-même j'ai fait mon jardin et je l'ai arrosé de mes larmes. Cette année-là, mon jardin a été mon plus beau, cela ne pouvait pas être autrement. Cela m'a fait très peur, est-ce que je serai la prochaine? Mes amies me manquaient, je trouvais la vie injuste, je les trouvais trop jeunes pour mourir. J'ai fait mon bilan de vie, j'ai révisé mon

passé avec satisfaction, car j'avais fait de mon mieux. Pour l'avenir, je voulais quelque chose de différent, mais quoi?

À cause de ces pertes, je me suis posé des questions sur ma vie passée et sur ce que je voulais pour l'avenir. Je n'étais plus satisfaite, je voulais changer des choses pour moi, avant tout. Ensuite, je pourrais penser et faire des choses pour les autres. C'est très difficile de penser à moi avant les autres, le plus souvent qu'autrement, je passe encore après les autres. Après quelques mois, je me suis encore remise en question, vis-à-vis la mort et la vie. Je me suis heurtée à la réalité de ma propre mort, qu'est-ce que je voulais? Je cherchais mes désirs et je les refoulais, car je n'avais pas encore le temps de m'occuper de moi. Il m'a fallu un certain temps avant que je comprenne que tous ces événements allaient profondément modifier ma vision des gens, des choses et l'ensemble de mon comportement.

Lors d'un exercice dans une formation, j'ai réalisé que j'étais dans le cercle d'un autre, j'ai vu mon moi qui n'existait pas, je fuyais dans le travail, je me cherchais dans des cours de toutes sortes. En l'occurrence, mon mari se demandait bien après quoi je courais. Il ne reconnaissait plus cette femme qu'il avait épousée. Sa vision familiale était différente de la mienne. Au début, je croyais avoir les mêmes buts, les mêmes objectifs que lui. Après plusieurs années de mariage, notre perception de la vie était plus que différente.

Vous pouvez voir que j'ai encore du travail à accomplir pour mon cheminement. Aujourd'hui, je trouve que la vie est bonne et qu'elle est belle. Ce que je veux comme être humain, c'est le mieux-être intérieur. De plus, j'ai fait de l'accompagnement avec mon cœur, c'est essentiel pour moi. Ce que je dois améliorer, c'est mon acuité à comprendre le langage du corps. Être capable de voir l'émotion vécue et la vision du monde de l'autre.

Comme aidante en fin de vie, je me dois d'être avec la personne, non dans mes pensées, être présente pour elle, réceptive, accueillante, disponible pour l'autre, toujours dans le respect et la confiance qu'on a établis.

**Louiselle Lagrange**